

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 44 (1994)

Heft: 2

Artikel: "Les mystères de la douleur divine". une "prière" du jeune Jean Piaget pour l'année 1916

Autor: Vidal, Fernando

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«LES MYSTÈRES DE LA DOULEUR DIVINE».
UNE «PRIÈRE» DU JEUNE JEAN PIAGET
POUR L'ANNEE 1916¹

FERNANDO VIDAL

«Rongé de doute en plein midi,
Se défendant à coups de foi,
Et souffrant comme un possédé
D'analyser son vrai Dieu.

Pierre-Jean Jouve, «Enfance» (1919)

Résumé

En février 1916, le futur psychologue et épistémologue Jean Piaget (1896-1980) publia «Les mystères de la douleur divine», texte absent de toute bibliographie piagétienne. «Les mystères de la douleur divine» éclaire le passage, chez le jeune Piaget, d'une attitude religieuse et métaphysique liée à la recherche d'un absolu transcendant, à une attitude immanentiste annonçant le point de vue caractéristique de son œuvre scientifique et philosophique ultérieure.

Une «prière pour l'année qui vient»: c'est ainsi qu'en décembre 1915 Jean Piaget (1896-1980) décrivait «Les mystères de la douleur divine». Il la proposait alors au pasteur Paul Pettavel, rédacteur de *L'Essor*, en insistant sur l'importance de la «faire passer dans un des premiers numéros de janvier»². Le texte de cette «méditation» oubliée jusqu'ici paraît le 5 février

¹ Avec nos très vifs remerciements à l'historien Marc Perrenoud, qui nous mit sur la piste de ces «Mystères». Nous remercions aussi l'Université du New Hampshire de son appui financier (Central University Research Fund Grant, 1991; Summer Faculty Fellowship, 1991 et 1992). «Les mystères de la douleur divine» est publié ici en annexe. Nous en avons numéroté les alinéas (§); les citations y renvoient. Les italiques sont toujours nôtres.

² «Seriez-vous disposé à la faire passer dans un des premiers numéros de janvier? Je vous serais fort reconnaissant de m'en avertir pour qu'en cas de refus je puisse chercher à temps autre chose». Lettre de Piaget à Pettavel, Neuchâtel, 22 décembre 1915, document B₂152, Fonds Paul Pettavel, Bibliothèque de La Chaux-de-Fonds (dorénavant désigné F.P.).

1916³; en sept longues colonnes, des deux côtés d'une grande feuille, il inaugure le «Coin des Jeunes», supplément mensuel où la jeunesse allait pouvoir dire librement ce que lui suggérerait sa «prise d'essor, au point de vue psychologique, et moral, et social et religieux»⁴.

Dans la brève existence du «Coin des Jeunes», le texte de Piaget reste hors-norme par sa dimension, puisqu'il fait à lui seul un numéro entier⁵. Mais rien, dans les numéros ultérieurs du «Coin», ne viendra démentir la communauté de langage et d'idéal unissant Piaget aux autres jeunes chrétiens. Des «prières» et des «méditations» (sur la jeunesse, la guerre, le christianisme) prendront place à côté de quelques polémiques (sur le dogme, les devoirs du pasteur) et de discussions sur des thèmes d'actualité (le féminisme, la «fraternité intersexuelle», la relation entre christianisme et Patrie). Dans le contexte du «Coin des Jeunes», «Les mystères de la douleur divine» se distinguera pourtant par le soin porté au style et par le bagage philosophique qui l'informe⁶.

On trouve dans la «méditation» du jeune Piaget la quintessence de sa vie spirituelle pendant la Première Guerre Mondiale: d'une part le soulèvement contre les «orthodoxies» politiques et religieuses auxquelles il attribue la responsabilité de la guerre; d'autre part la recherche d'un Dieu proche de l'humanité et l'acceptation d'une mission rédemptrice dans un monde en ruines où il s'agit de faire renaître le christianisme. Ni les transports mystiques, ni l'ambition messianique, ni la manière pathétique et véhémence, ni la déclamation de la souffrance, ni le sérieux, les doutes, les révoltes et les espoirs que dévoilent les textes du Piaget de l'époque ne lui appartenaient

³ J. PIAGET, «Les mystères de la douleur divine», *Supplément de L'Essor. Coin des Jeunes*, n° 1, 5 février 1916. Ce texte n'est mentionné dans aucune étude parue jusqu'à maintenant sur Piaget et ne figure pas dans la *Bibliographie Jean Piaget*, Genève, Fondation Archives Jean Piaget, 1989. Le manuscrit s'intitule «Le mystère de la douleur divine» (F.P., B₂153, onze feuilles); à part le titre, il est identique au texte publié. Le jour même de la parution, Piaget écrit à Pettavel, le remerciant de «la place que vous avez donnée à ma méditation» (lettre du 5 février 1916, F.P., B₂216).

⁴ P. PETTAVEL, «Aux Jeunes», *Supplément de L'Essor. Coin des Jeunes*, n° 1, 5 février 1916, col. 1. Ce texte est publié ici en annexe.

⁵ Le «Coin des Jeunes» parut seulement en 1916 (4 mars, 1^{er} avril, 6 mai, 3 juin, 1^{er} juillet, 5 août, 2 septembre, 7 octobre, 4 novembre). Aucune allusion à sa disparition n'est faite dans les numéros de *L'Essor* du 18 novembre et 2 décembre (qu'une grève de typographes réduit à une page) ni dans celui (normal) du 26 décembre.

⁶ Pettavel prétend même que «Les mystères» eut un effet dissuasif. Se plaignant de ne pas recevoir plus d'articles pour le «Coin», il rapporte une des excuses des personnes sollicitées: «Puis, après Piaget, on se gêne un peu d'écrire et d'y mettre son nom!» P. PETTAVEL, «Aux Jeunes», *L'Essor. Coin des Jeunes*, n° 2, 4 mars 1916. Il reçut bien assez de contributions par la suite.

exclusivement; ils étaient le lot des jeunes intellectuels groupés dans l'Association chrétienne suisse d'étudiants. Ce qui faisait son originalité était la métaphysique d'inspiration bergsonienne dans laquelle il enveloppait son discours de jeune chrétien.

Passion politique et religieuse, élan métaphysique et messianique: ce sont là des éléments que Piaget, devenu le grand épistémologue et psychologue que l'on connaît, fera disparaître de ses récits autobiographiques, convaincu qu'ils obscurciraient un cheminement qu'il voulait montrer à la seule lumière de l'esprit scientifique⁷. Ils éclairent pourtant le passage, capital dans le développement de Piaget, d'une certaine transcendance à l'immanence qui caractérisera ses théories biologiques, épistémologiques et psychologiques. De ce passage, «Les mystères de la douleur divine» est la trace la plus visible.

Décembre 1915 avait vu la parution d'un autre texte de Piaget, *La Mission de l'Idée*, publié par l'Association chrétienne suisse d'étudiants⁸. Piaget y clamait le déchirement d'un jeune homme devant la guerre, son identification au Christ, son engagement pacifiste, socialiste et internationaliste, et sa volonté d'œuvrer pour le renouvellement du christianisme; il racontait aussi des moments d'illumination religieuse vécus dans la montagne. Dans ce poème en prose «tout vibrant de pures sympathies et de saintes indignations», Pettavel avait vu «une sorte de proclamation de Jeunesse en vue des temps nouveaux» où Piaget, chantant «en barde antique et en jeune prophète [...] l'avènement promis de l'Idée», aurait «versé quelque chose du flux de son âme»⁹. C'est dire à quel point il était

⁷ La source la plus utilisée est J. PIAGET, «Autobiographie», *Revue européenne des sciences sociales (Cahiers V. Pareto)*, vol. 14, 1976, p. 1-43 (mise à jour du texte paru en anglais en 1952). Les autres sont: PIAGET, «Les modèles abstraits sont-ils opposés aux interprétations psycho-physiologiques dans l'explication en psychologie? Esquisse d'autobiographie intellectuelle», *Bulletin de psychologie*, vol. 13, 1959, p. 7-13; et *Sagesse et illusions de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, ch. 1. Pratiquement tous les ouvrages sur Piaget résument son autobiographie, habituellement en accentuant son parti pris. Pour un examen détaillé du problème de l'autobiographie chez Piaget, voir F. VIDAL, *Piaget adolescent, 1907-1915*, thèse de doctorat, Université de Genève, 1988, ch. 1. Une version anglaise de ce texte, remanié et prolongé jusqu'en 1918, a paru sous le titre *Piaget Before Piaget*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994.

⁸ *La Mission de l'Idée* parut d'abord comme numéro double des *Nouvelles de l'Association chrétienne suisse d'étudiants* (vol. 6, n° 2-3, décembre 1915). L'Association en annonça une «édition spéciale»: ce fut un petit livre de 68 pages, dépourvu de toute référence institutionnelle (Lausanne, La Concorde, 1916); seule cette deuxième impression figure dans la *Bibliographie Jean Piaget* (note 3). HOWARD E. GRUBER et JACQUES VONÈCHE en donnent une traduction anglaise abrégée dans *The Essential Piaget*, New York, Basic Books, 1977. Piaget ne mentionne *La Mission de l'Idée* dans aucun de ses textes autobiographiques.

⁹ P. PETTAVEL, *Compte rendu de La Mission de l'Idée*, *L'Essor*, 11 (5), 29 janvier 1916, p. 3.

prêt à accueillir dans son journal «Les mystères de la douleur divine». Car il y voit un révélateur «de l'état d'âme de la jeunesse présente» et dit même à Piaget: «vous êtes moderne plus que *L'Essor* ne l'a jamais été»¹⁰. C'est dire aussi à quel point le jeune Piaget appartenait à ce milieu fertile, à la fois concentré sur ses propres angoisses et ouvert sur le monde, rongé par ses doutes et sûr de sa mission apostolique, qu'était l'Association chrétienne suisse d'étudiants.

Dès sa fondation en 1897 et jusqu'à l'entre-deux-guerres, l'Association fut le foyer le plus vivant du protestantisme suisse romand. Celui-ci mélangait une théologie libérale fortement psychologisante et une religiosité évangélique encline au sentimentalisme des Réveils. A cet alliage original s'ajoutait tout ce qui, au début du XX^e siècle, permettait d'identifier une tradition spécifiquement romande: le sens d'une crise spirituelle permanente, l'individualisme religieux extrême, le goût immobilisant de l'introspection, l'alternance d'affirmation et de recherche. Une fois par année, des conférences tenues à Sainte-Croix condensaient et sublimaient les éléments de cette tradition; réunissant les jeunes chrétiens avec des théologiens, des pasteurs, des écrivains, des scientifiques et des philosophes, elles furent vécues par la génération de Piaget comme des moments spirituels d'une prodigieuse puissance formatrice¹¹.

L'hebdomadaire «moral, social, religieux» *L'Essor* était l'un des porte-parole de la tradition romande. Les objectifs de *L'Essor*, fondé en 1905 par deux pasteurs de l'Église libre du canton de Vaud, étaient de travailler au réveil d'un sentiment religieux inspiré de l'enseignement du Christ, et de promouvoir la solidarité, la paix, la coopération et la justice. Dans la perspective du journal, la vie religieuse, la vie morale et la vie sociale et économique devaient obéir à des principes tirés de l'Évangile¹². Dès le départ, *L'Essor* s'assure la collaboration d'intellectuels chrétiens, parmi lesquels se trouve Pierre Bovet, futur directeur de l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève où Piaget fera sa carrière. Pendant la Première Guerre Mondiale, le journal avive le débat sur l'objection de conscience. En 1917, le pédagogue Adolphe Ferrière (un proche de l'Institut Rousseau) y affirme

¹⁰ P. PETTAVEL à J. PIAGET, La Chaux-de-Fonds, 31 décembre 1915, lettre non cataloguée, Archives Jean Piaget, Genève.

¹¹ Sur l'Association et Sainte-Croix, voir *Piaget adolescent* (note 7), ch. 11. Parmi les documents d'époque, signalons les *Nouvelles de l'Association chrétienne suisse d'étudiants* et les volumes annuels sur *Sainte-Croix*, ainsi que deux témoignages: FRANK ABAUZIT, «Du premier Sainte-Croix au dernier Sainte-Croix. Impressions d'un témoin», *La semaine littéraire*, 4 novembre 1922, p. 548-550 et CHARLY CLERC, «Affirmation et recherche», *Journal de Genève*, 29 septembre 1923, p. 1.

¹² Voir ARIANE SCHMITT, *L'Essor, 1905-1980. Un journal de précurseurs*, La Chaux-de-Fonds, L'Essor, 1980.

qu'il faut écraser l'Allemagne pour assurer la paix; Romain Rolland notera «que ce christianisme d'abattoir s'exprime dans une revue protestante, la plus libérale d'esprit, peut-être, qui soit en Suisse romande»¹³.

Comme nombre de collaborateurs de *L'Essor*, Paul Pettavel (1861-1934) participait souvent aux activités de l'Association chrétienne suisse d'étudiants¹⁴. Fils d'ouvrier, éduqué dans la théologie évangélique et pasteur de l'Église indépendante à La Chaux-de-Fonds, Pettavel se fit le défenseur des causes «progressistes», telles que les droits des objecteurs de conscience, la protection des consommateurs, la séparation de l'Église et de l'État, le pacifisme et le christianisme social. Le socialisme, dont il préconisait une forme solidariste et modérée, lui paraissait inspiré de l'Évangile. Rien d'étonnant, donc, à son enthousiasme pour *La Mission de l'Idée* et «Les mystères de la douleur divine».

Prenant le Christ comme modèle, *La Mission de l'Idée* fustigeait l'esprit conservateur et les orthodoxies sous toutes leurs formes (en premier lieu le nationalisme et les Églises établies) et défendait les causes de la justice, de l'égalité, des droits de la femme, du socialisme et de la paix; le poème narrait aussi la rencontre mystique du «Dieu d'amour». «Les mystères de la douleur divine» reprend ces thèmes, mettant l'accent, ainsi que le soulignent épigraphes et citations, sur la détresse de l'individu face à la meurtrière tragédie qui l'entoure et sur l'illumination vécue au sommet de la montagne¹⁵.

Cependant, lorsque Piaget déclare dans sa «méditation» que la «douleur métaphysique» est «éternelle et peut-être définitive», lorsqu'il souligne l'«impuissance radicale du créateur et de la création» alors qu'ils «cherchent à rentrer l'un dans l'autre dans un absolu final et glorieux» (§ 51), il laisse présager le désenchantement exprimé à Romain Rolland en août 1917:

¹³ R. ROLLAND, *Journal des années de guerre, 1914-1919*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 1077.

¹⁴ Voir J.-L. PERRENOUD, *Paul Pettavel. Pasteur, unioniste, journaliste*, Genève, Labor, 1936.

¹⁵ «Pourquoi?» est pour Piaget «la plus humaine» des paroles de Jésus crucifié (§ 29); la plainte de l'homme finit par «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (§ 33; Mt 27,46; Mc 15 S. 3). Les références données en épigraphe sont 1 Rois 19,4, Job 3 et Jérémie 20,14-18. La première décrit le découragement d'Elie, seul prophète de Yahvé survivant en Israël, dans sa fuite vers l'Horeb, «la montagne de Dieu». Dans les autres textes, Job et Jérémie maudissent le jour de leur naissance. Le texte des Rois combine le thème du désespoir avec celui de la montagne où l'élu reçoit de Dieu une mission (Elie ira oindre des rois), annonçant ainsi le message d'espoir délivré à la fin de la «prière».

«Chacun est métaphysicien à 18 ans et de plus théologien, quand on est Suisse romand. Mais je crois m'être débarrassé de tout cela, depuis deux ans que je le cherche. Je crois plus que jamais au Christ mais il m'enseigne à être homme et toute croyance religieuse m'empêcherait de l'être. La foi seule est grande et la foi c'est la décision de vivre malgré le mystère qui est au fond de tout. C'est là toute ma métaphysique, une métaphysique qui n'a rien d'intellectuel, vous le voyez, et qui n'est que la métaphysique implicite à toute vie. On ne vit pas sans affirmer une valeur absolue qui donne un sens à la vie. Je l'affirme sans preuve, c'est là la foi. Dès lors le grand problème est de baser la morale sur la science, puisque la foi est indépendante de la métaphysique et que la métaphysique est vaine et c'est le problème qui fait ma vie»¹⁶.

«Les mystères de la douleur divine» n'annonce pas la forme que prendra l'univers spirituel d'un Piaget voué à la poursuite des fondements scientifiques de la morale. C'est encore animée de métaphysique et de théologie que sa «prière» veut inspirer confiance en la «reconstruction», en la «victoire finale», en «cette entrée dans l'absolu qui sera la fin de toute souffrance, de toute erreur, de tout combat» (§ 59).

L'optimisme qui clôt «Les mystères» n'existe que parce que Piaget voit dans la souffrance et le mal «la respiration même de l'élan créateur» (§ 52) et accepte la guerre comme une image «de l'éternelle tourmente où se meut encore Dieu» (§ 54). C'est là un dernier compromis, lui permettant d'admettre l'existence du Dieu transcendant – cette «croyance religieuse» qui, un an et demi plus tard, lui sera devenue inacceptable. La «méditation» du jeune Piaget nous le montre aux prises avec le problème qui le tourmenta pendant la Grande Guerre: celui de l'existence du mal dans un monde que Dieu aurait créé. Ce problème le conduit d'abord à refuser la notion d'un Dieu vengeur, puis, à travers les «pourquoi?» qui «résument toute [sa] souffrance» (§ 32), jusqu'au seuil de l'athéisme et à la crise spirituelle qu'il racontera dans un *Bildungsroman* de 1918 et dont sa «prière» donne un aperçu¹⁷.

¹⁶ Piaget inséra «et que la métaphysique est vaine». Lettre à Rolland, Leysin, 4 août 1917, fol. 4, recto-verso, Fonds R. Rolland, Département des Manuscrits, Bibliothèque Nationale, Paris. Cette lettre a été publiée, sans marques éditoriales, avant d'être déposée à la B.N., dans *Action étudiante* (Genève), vol. 12, n° 69, (1966), p. 7; on y lit «c'est la foi» au lieu de «c'est là la foi». Piaget écrit à Rolland pour lui dire son accord avec «Tolstoï: L'esprit libre» (*Les Tablettes*, n° 9, juin 1917, p. 3-4), où Rolland fait de Tolstoï un modèle de «conscience libre», capable de résister aux «passions collectives», et de trouver Dieu et la vérité en soi-même.

¹⁷ J. PIAGET, *Recherche*, Lausanne, La Concorde, 1918, deuxième partie, «La crise». Piaget dit à son maître Arnold Reymond que *Recherche* est «une confession» et «une étude du moi»; «ma deuxième partie», lui apprend-il, «est tirée d'un journal intime que j'écrivais à Leysin sans savoir que je m'en servirais plus tard. Elle est schématisée, mais est vraie trait pour trait». Piaget à Reymond, Zurich, 1^{er} novembre 1918 (fols. 1 recto et verso, 2 recto), Fonds A. Reymond, Département des

Dès 1916, Piaget prend parti pour l'immanence radicale qu'il défendra dans les années 1920, avec les armes de sa recherche psychologique et épistémologique, lorsque le renouveau orthodoxe menacera les valeurs fondamentales de la tradition romande¹⁸. Son immanentisme mettra «le mystère» au sein même d'un individu conçu comme créateur autonome de soi-même et de l'univers. Cet individu est d'abord l'homme des «Mystères» à qui Dieu révèle leur essentielle identité :

«Comme je me crée moi-même en créant l'univers, c'est toi qui te crées, en ton labeur pénible». (§ 42)

«Va, mon fils, et reprends la lutte; ce n'est pas toi seulement, c'est moi que tu créeras». (§ 49)

Le refus de la transcendance ancre le mystère dans l'homme. Mais il établit aussi la possibilité de l'y étudier, de le chercher dans la conscience, l'expérience et l'auto-création humaines. On pourrait voir là les germes du fameux «constructivisme» piagétien selon lequel l'individu construit le réel par son action dans un univers que son intelligence élabore progressivement au contact d'objets dont la réalité s'affermir à mesure qu'ils s'assimilent aux cadres de plus en plus abstraits de la raison.

A lire «Les mystères de la douleur divine» avec un regard rétrospectif, en vue de comprendre l'œuvre qui le suivra, on saisit le moment capital où Jean Piaget fonde sa conception constructiviste. Mais en 1916 Piaget est encore loin de s'imaginer psychologue; il est un jeune intellectuel de l'Association chrétienne suisse d'étudiants et l'auteur tout récent de *La Mission de l'Idée*.

A certains égards, «Les mystères de la douleur divine» condense *La Mission de l'Idée*. Les deux textes expriment la même thématique et les mêmes choix, dans un style pathétique et imagé, usant souvent de la parabole, de la malédiction, de la mise en accusation et de l'apostrophe. Malgré leurs limites littéraires, les deux relèvent de l'écriture militante dont le Pierre Jean Jouve des *Poème contre le grand crime* (1916) et *Danse des morts* (1917) est, en français, le représentant le plus talentueux. A l'instar de Jouve et de tant d'autres, Piaget se rattache expressément à l'actualité immédiate: «Les mystères» (§§ 25 et 27), par exemple, fait allusion de manière transparente au socialiste Jean Jaurès, assassiné par un jeune nationaliste à la veille de la mobilisation générale, et à Romain Rolland, l'écrivain pacifiste et internationaliste, alors installé en Suisse romande, qui était devenu l'idole spirituelle de tous ceux qui, comme le jeune Piaget, cher-

Manuscrits, Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Lausanne/Dorigny.

¹⁸ Voir F. VIDAL, «Jean Piaget and the Liberal Protestant Tradition», in MITCHELL G. ASH et WILLIAM R. WOODWARD (éds.), *Psychology in Twentieth-Century Thought and Society*, New York, Cambridge University Press, 1987.

chaient à être des esprits libres, au-dessus de la mêlée. Or, tant *La Mission de l'Idée* que «Les mystères de la douleur divine» se proposent aussi de proclamer les vérités éternelles qui fondent leur attitude face au présent. Et c'est sur le plan métaphysique que les textes diffèrent: «Les mystères» ne mentionne même pas l'Idée parce qu'il rend immanent ce qui était jusqu'alors attribué à une entité transcendante, extérieure à l'individu.

La Mission de l'Idée renferme le premier système de pensée que l'on connaisse de Piaget. La «mission de l'Idée» est «la naissance nouvelle du christianisme» (68)¹⁹. Elle s'impose aux jeunes chrétiens en raison des principes d'une doctrine métaphysique dont s'ensuivent également toutes les prises de position politiques, sociales et religieuses. Le fondement de cette doctrine est une hiérarchie ontologique allant de l'Idée, principe absolu, aux idées particulières (de patrie, de justice, de liberté, etc.) et à leurs «formules» humaines, individuelles et éphémères. L'égoïsme, l'«esprit conservateur», l'orthodoxie religieuse, les dogmes des Eglises établies sont autant de forces qui tuent l'Idée. L'Idée est le «noyau», le «germe obscur» qui attend sous la «coque» morte, sous l'«écorce» de dogmes dont l'Eglise a entouré le christianisme. Il s'agit donc de briser l'écorce afin de libérer les «forces latentes» du christianisme et de rendre possible l'épanouissement du «germe» (47-48).

L'idée est une manifestation affaiblie de l'Idée. Par exemple, le dogme de l'expiation n'est pour Piaget «qu'une interprétation» de la mort de Jésus: «C'est l'idée spéciale, qui n'épuise en rien l'Idée vivante et vraie» (35). La «réalité pure» qui subsiste derrière l'idée ne peut être retrouvée «qu'en détruisant, l'une après l'autre, toutes les explications, tous les dogmes pour en substituer d'autres, toujours nouveaux et toujours transitoires, toujours symboliques et toujours souples» (35). Chaque «idée particulière [...] n'est qu'une vue fragmentaire et provisoire prise sur son tout» (12).

Deux propositions résument la métaphysique de *La Mission de l'Idée* (4): «Au commencement était l'Idée, dit la parole mystérieuse de la cosmogonie chrétienne»; «Tout est idée, sort de l'idée et rentre en l'idée». Cette métaphysique n'est pourtant pas tout à fait chrétienne. «Au commencement était l'Idée» est une adaptation de Jean 1,1, «Au commencement était le Verbe». En se substituant à Dieu en tant que principe créateur, l'Idée devient aussi la seconde personne de la Trinité. L'Evangile déclare que «le Verbe s'est fait chair» (Jean 1,14); *La Mission de l'Idée*, que

¹⁹ Les numéros entre parenthèses renvoient à une page de *La Mission de l'Idée* (impression de 1916; voir note 8). Sur *La Mission de l'Idée*, voir F. VIDAL, «Self and Œuvre in Piaget's Youth», in DORIS B. WALLACE et H. E. GRUBER (éds.), *Creative People at Work*, New York, Oxford University Press, 1989, et *Piaget adolescent* (note 7), chs. 12-15.

«Jésus est l'idée faite chair» (8)²⁰. Substitut du Verbe, l'Idée signifie aussi le Logos, la Raison qui gouverne l'univers; elle représente l'unité essentielle des idées que l'intelligence humaine appréhende seulement comme pluralité.

«Tout est idée...» vient compléter la cosmogonie d'une eschatologie circulaire. L'histoire part de l'Idée et se dirige vers elle, c'est-à-dire vers l'absolu, la perfection, l'harmonie; elle est pour Piaget identique à la vie, au bien, au changement et à l'évolution; elle «unira en une synthèse suprême les tendances diverses qui déchirent le monde» (67). L'histoire est faite de la rénovation perpétuelle des formules, ainsi que de l'intégration des parties (les individus) dans un «tout supérieur», l'«Humanité idéale et absolue» (23).

Piaget relie sa pensée à une tradition. Dans *La Mission de l'Idée*, il mentionne la Bible, le *Phédon*, les *Ennéades* et les *Pensées* de Pascal – des «livres inspirés de l'Idée, mais de souffle divin» (36). La spiritualité du jeune Piaget se rapproche de la confiance pascalienne dans le «cœur» en tant que siège de la foi. Il faut, dit-il, appréhender le Christ «sans passer au travers des symboles du cerveau» (52). En remerciant Dieu de s'être révélé à lui, l'homme des «Mystères» dira: «Si ce qu'a compris ma raison n'est que symbole et construction hardie, ce qu'a compris mon cœur est éternellement vrai» (§ 57).

Du *Phédon*, on retrouve chez Piaget l'aplomb de ceux qui se croient les vrais amis du savoir, et dont les raisons ne sont jamais celles de la foule. Ayant affirmé que «l'action ne saisit l'idée que par un de ses côtés, détruisant ainsi la beauté de l'ensemble» et que «le progrès sort du cerveau des sages et non du bras des hommes d'action» (10), Piaget n'hésitera pas à déclarer que «l'action a déformé la réalité» (§ 47) et que la vérité «n'est pas bonne pour tous» mais seulement pour les «forts» capables d'assumer «une responsabilité, une liberté réelle» (§ 51). La doctrine de l'immortalité de l'âme, qui occupe une grande partie du *Phédon*, semble avoir marqué Piaget moins qu'une certaine attitude «philosophique» vis-à-vis du Vrai, faisant confiance aux vertus purificatrices de la recherche intellectuelle de la Forme.

La métaphysique du jeune Piaget se rapproche le plus du néoplatonisme des *Ennéades*. Déjà claire dans *La Mission de l'Idée*, la référence plotinienne est mise en relief dans «Les mystères de la douleur divine» par l'usage, entre guillemets, des termes spéciaux «conversion» et «procession» (§ 40). Selon Plotin, le monde des idées est organisé en une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve l'Un, suivi de l'Intellect et de l'Âme

²⁰ Piaget écrit aussi: «Jésus seul a réalisé l'idée» (9). L'emploi de l'initiale minuscule (*idée*) souligne la fonction de Jésus comme intermédiaire entre l'Idée et les hommes.

du Monde. Cette dernière se divise en âmes particulières et individuelles; sa descente dans la matière est une aliénation, une rupture avec le Tout supérieur; elle est aussi la source du mal moral, auquel on échappe en se délivrant de la matière. La «procession» est la série d'«émanations» par laquelle l'Un s'individualise; la «conversion» est le retour du multiple vers l'Un.

Dans *La Mission de l'Idée*, l'Idée prend la place de l'Un plotinien et la «conversion» doit aboutir à l'«Humanité absolue». Dans «Les mystères de la douleur divine», comme Dieu se substitue à l'Idée, c'est naturellement Lui qui formule la doctrine:

«La Vie est ce retour à mon être au travers d'une matière que je jette hors de moi. C'est la 'conversion' de mon œuvre, succédant à la 'procession' initiale». (§ 40; cf. § 48)

Cette fois, pourtant, le cycle de la Vie ne s'inscrit plus dans un idéalisme transcendant: Dieu apprend à l'homme que Lui-même cherche à atteindre l'absolu et à devenir «Dieu» (§ 39) en créant incessamment; Son accomplissement dépend de la libre participation de l'humanité à l'ordre plotinien.

C'est par un tel rapprochement essentiel de l'homme et de Dieu que la «méditation» de 1916 s'éloigne du poème de 1915. Alors que l'homme de *La Mission de l'Idée* poursuivait un absolu qui le précédait et que seul Jésus pouvait rejoindre, l'homme des «Mystères» sera une «vraie image de la divinité» (§ 51), s'autocréant, créant Dieu et trouvant l'absolu en lui-même. Rien n'est ici que création et construction. Même la divinité du Créateur se «construit» par et dans l'homme (§ 61).

Pour le jeune Piaget, ce constructivisme s'apparente à la philosophie bergsonienne de *L'évolution créatrice* (1907). On trouve dans la pensée d'Henri Bergson le thème plotinien de la «descente» dans une matière qui résout en individualités les «tendances» contenues dans l'«élan» originel de la vie. Par ailleurs, l'individu rejoint l'Un, la «durée» qui informe la matière, grâce à une sorte de «sympathie» que Bergson nommait «intuition» et qui était pour lui la méthode de la métaphysique²¹.

Dès 1912, Piaget avait assimilé la philosophie de l'évolution créatrice dans sa pensée biologique et religieuse. D'une part, l'espèce zoologique lui semblait devoir être définie non pas par des états particuliers, mais par des «tendances» évolutives; toute autre définition lui paraissait artificielle et contraire à la conception bergsonienne de la vie comme perpétuelle évolution créatrice et à la critique (qui en découlait) de la biologie «méca-

²¹ Voir ROSE MARIE MOSSÉ-BASTIDE, *Bergson et Plotin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959.

niste»²². D'autre part, amalgamant Bergson au symbolo-fidéisme psychologique et historique d'Auguste Sabatier, il avait fait de l'évolution des dogmes religieux «une des faces [...] de l'évolution vitale», et de la conscience morale dans laquelle le théologien protestant ancrerait la religion, «une des formes les plus pures et les plus élevées de l'intuition bergsonienne»²³.

La seule réaction connue aux «Mystères» provient précisément d'un lecteur n'ayant pas apprécié ce «panthéisme évolutionniste», qui est une trace de bergsonisme²⁴. La théologie que Piaget avait esquissée en 1914 dans son article «Bergson et Sabatier» fondait la religion sur un sentiment de communion avec l'évolution créatrice et identifiait la connaissance de Dieu à l'intuition de la durée. Il était alors impossible de concevoir Dieu comme étant ontologiquement séparé du monde, ce qui justifie la remarque de Piaget: «Bergson, du moins dans son *Evolution créatrice*, paraît panthéiste»²⁵. Toutefois la religion restait individuelle et psychologique, puisque basée sur l'intuition, acte individuel et psychologique.

La «méditation» de 1916 développe ces bergsonismes évolutionniste et protestant vers une notion de la personne grâce à laquelle la psychologie suffit à rendre compte du «mystère de la douleur divine», devenu mystère d'une humanité et d'un univers qui se construisent par leur propre activité.

Lorsque Piaget affirme, tout au long de son œuvre ultérieure, que le comportement est le «moteur de l'évolution» et que la vie psychique et le développement de l'intelligence ne commencent et ne sont possibles que par l'activité de l'organisme, il ne trahit pas ses convictions de jeunesse²⁶.

²² F. VIDAL, «*La vanité de la nomenclature*. Un manuscrit inédit de Jean Piaget», *History and Philosophy of the Life Sciences*, vol. 6 (1984), p. 75-106, «Jean Piaget's Early Critique of Mendelism: 'La notion de l'espèce suivant l'école mendélienne' (A 1913 Manuscript)», *ibid.*, vol. 14 (1992), p. 121-143, et *Piaget adolescent* (note 7), chs. 7-8. Rappelons qu'à partir de 1911 Piaget publie, dans des revues spécialisées, de nombreux articles sur la taxinomie des mollusques.

²³ J. PIAGET, «Bergson et Sabatier», *Revue chrétienne*, vol. 61 (1914), p. 192-200, p. 192-193. Voir VIDAL, «Jean Piaget and the Liberal Protestant Tradition» (note 18) et *Piaget adolescent* (note 7), ch. 10.

²⁴ Pettavel, dit le lecteur, aurait dû faire suivre «Les mystères» «de quelques... réflexions... atténuations... objections... ou explications... à l'usage des croyants qui liront ces pages où le panthéisme évolutionniste le plus hardi s'exprime à travers une souffrance que je crois sincère mais dans la rhétorique de vingt ans». Pettavel défend Piaget en disant que le «Coin des Jeunes» est «le Coin-Recherche de la Vérité», que le panthéisme évolutionniste est «une période de la création spirituelle [...], l'Esprit de Dieu agissant dans et par la nature», et qu'il faut «passer par là pour être complet». P. PETTAVEL, «Essor et Vérité», Supplément de *L'Essor. Coin des Jeunes*, n° 2, 4 mars 1916; c'est là qu'est citée la lettre du lecteur.

²⁵ PIAGET, «Bergson et Sabatier» (note 23), p. 199.

²⁶ Voir par exemple, J. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*,

Car l'action que *La Mission* et «Les mystères» condamnent parce qu'elle «détruit l'ensemble» et «déforme la réalité» n'est pas l'activité créatrice.

Dans ses travaux zoologiques des années 1912-1914, Piaget avait suivi Bergson en distinguant l'adaptation passive de l'adaptation active: la première relevait du jeu purement «mécanique» de la sélection naturelle, tandis que la deuxième faisait intervenir les instincts, aboutissait à des résultats imprévisibles et constituait donc le seul agent d'une évolution créatrice dont elle manifestait la «tendance»²⁷. C'est cette notion d'action en tant qu'activité libre, et non réactivité, qui transparait lorsque Bergson appelle «libre tout acte qui émane du moi, et du moi seulement», et définit la liberté comme «le rapport du moi à l'acte qu'il accomplit»²⁸. Et c'est la même relation entre l'action et la liberté que l'on retrouve au centre du mystère que célèbre la prière du jeune Piaget.

L'acceptation du «mystère» anime la religion de *La Mission de l'Idée*. Comme aucun dogme ne peut expliquer «la réalité dernière des faits du christianisme», Piaget demande que l'on suive Jésus, dont l'enseignement est «tout pratique et fait de sentiment», en refusant «aux disciples et à Paul de Tarse le droit de nous imposer leurs verdicts. Le *mystère* demeure» (35). Il s'agit tout spécialement de sonder «le *mystère* de la croix, sans jamais espérer en atteindre le fond» (55) ni se soumettre aux doctrines de la divinité du Christ et de l'expiation, qui sont «un scandale à la conscience moderne» (52). En 1918, Piaget dira que «la question suprême adressée par l'homme au *mystère*» s'est tranchée lors de la Passion, et affirmera que c'est sa «position scientifique» qui le force «d'admettre le *mystère*» et même d'y voir «une valeur absolue»²⁹.

Le mystère de la croix apparaît pourtant comme un cas spécial du problème de l'existence du mal, ce problème qui tourmente le jeune Piaget pendant la Grande Guerre et qui est au cœur de sa «prière» de 1916. Du moment où il rejette la théodicée, Piaget lui cherche une alternative. Dans *La Mission de l'Idée*, il la trouve dans la notion d'un Dieu impuissant face au mal. La guerre n'est pas une punition divine, mais un événement humain que Dieu subit avec l'humanité. Cependant, la guerre lui apparaît comme un «signe de progrès» car elle conduit, par la création d'«âmes» de plus en plus vastes, vers «la grande âme de l'humanité, but du bien et de la

Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1932, et *Le comportement, moteur de l'évolution*, Paris, Gallimard, 1976.

²⁷ Voir VIDAL, *Piaget adolescent* (note 7), ch. 7, et «Jean Piaget's Early Critique of Mendelism» (note 22).

²⁸ H. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), in *Œuvres*, éd. ANDRÉ ROBINET, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 114 et 143. On consultera avec profit l'article de MICHEL JOUHAUD, «Bergson et la création de soi par soi», *Etudes philosophiques*, 1992, n° 2, p. 196-215.

²⁹ PIAGET, *Recherche* (note 17), p. 200 et 198.

vie» (25). Même acceptation dans «Les mystères de la douleur divine»: la souffrance est la «respiration» de l'élan créateur (§ 52); la guerre évoque la «tourmente où se meut encore Dieu» (§ 54). Les derniers mots de la «prière» demandent à Dieu de donner aux initiés qui pourront «combattre en aimant» et «trionpher en souffrant» de se «rappeler l'infinie douleur du Créateur, dont l'agonie *construit* jour après jour, en nous et par nous, son éternelle divinité» (§ 61).

La divinité créatrice ne se construit dans l'homme et par l'homme que si celui-ci possède la connaissance («il *connut*», § 55), la vérité réservée aux «forts» et la liberté mettant en lui-même «son propre point d'appui» (§ 51). Comme Dieu, l'humanité se créera jusqu'au moment où elle atteindra l'absolu; cet absolu n'est plus une extériorité transcendante, mais une construction intérieure, une auto-création au cours de laquelle l'être humain crée également Dieu (§ 49). La prise de conscience est un élément clé de cette construction. Dieu dit: «ma conscience a suivi des degrés – les degrés de ma création – et c'est peu à peu que j'ai compris ma vie» (§ 39). Il s'ensuit que l'homme également se construit en se comprenant: idée chère à Piaget, qui, prenant appui sur certaines idées d'Edouard Claparède, en fera une des prémisses de sa psychologie. L'individu, expliquera-t-il, se construit lui-même et l'univers des relations objectives en prenant conscience des opérations de son propre esprit³⁰.

Les idées sur l'auto-création exprimées dans «Les mystères de la douleur divine» feront chez Piaget l'objet d'un travail d'épuration de la subjectivité et de centrage sur le problème de la connaissance. Au terme de ce travail, Piaget dira que «Dieu est pensée» (car Il est «la condition de l'existence, et la condition de l'existence c'est la pensée») et que «l'immanentisme revient à identifier Dieu, non pas au moi psychologique, mais aux

³⁰ Pour le psychologue Piaget, la prise de conscience ne se réduit pas à «une sorte d'éclairage ne modifiant ni n'ajoutant rien». Au contraire, «la prise de conscience d'un schéma d'action transforme celui-ci en un concept»; «les actions du sujet sont regardées par lui et assimilées plus ou moins adéquatement par sa conscience comme s'il s'agissait de liaisons matérielles quelconques situées dans les objets, d'où la nécessité d'une construction conceptuelle nouvelle pour en rendre compte». Dans la mesure où la prise de conscience est «un processus de conceptualisation reconstruisant puis dépassant» ce qui était acquis sur le plan de l'action, il n'y a «pas de différence entre la prise de conscience de l'action propre et la prise de conscience de séquences extérieures au sujet». Pour Piaget, le sujet n'apprend à se connaître qu'en agissant sur les objets, et les objets ne deviennent connaissables «qu'en fonction du progrès des actions exercées sur eux»: d'où «l'accord de la pensée et du réel, puisque l'action procède des lois d'un organisme qui est à la fois un objet physique parmi les autres et la source du sujet agissant puis pensant». J. PIAGET, *La prise de conscience*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p. 260, 261, 267-268, 271, 280-282.

normes de la pensée elle-même»³¹. Ce sont là des formules qui donnent à la psychologie et à l'épistémologie piagétienne leur dimension la plus profonde, qui est, malgré Piaget mais par sa propre histoire, métaphysique et théologique³².

Du moment où l'être humain se crée lui-même et le monde par son action et sa pensée, la connaissance de soi devient la voie royale de toute connaissance. Connaître l'homme dans sa puissance de liberté et d'auto-construction permet de dissiper tous les mystères – et avant tout celui de la «douleur divine». Car, ainsi que le disait Henri Bergson, si l'on croit que Dieu «n'a rien de tout fait» et qu'«il est vie incessante, action, liberté», alors la création «n'est pas un mystère, nous l'expérimentons en nous dès que nous agissons librement»³³.

³¹ PIAGET, «Immanence et Transcendance», in J. PIAGET et JEAN DE LA HARPE, *Deux types d'attitudes religieuses: Immanence et Transcendance*, Genève, Editions de l'Association chrétienne d'étudiants de Suisse romande, 1928, p. 34 et 36.

³² Le passage suivant montre bien que Piaget, cherchant toujours à réprimer son passé de «métaphysicien et théologien», n'ignorait pas cette dimension de son œuvre: «Mais que sont ces opérations réversibles et ces groupements de notions ou de valeurs? A les prendre en toute leur généralité, les formules que nous défendons ainsi conduiraient à concevoir la réalité comme un flux irréversible et l'esprit comme un pouvoir de se libérer du temps et de l'espace [...]; comme une affirmation d'éternité et d'infini qui trouverait dans la raison immanente à la Vie la libération du moi et du phénomène. Et sans doute, pourrait-on être tenté de spéculer métaphysiquement [...]. Mais pourquoi improviser individuellement des systèmes subjectifs lorsque l'on peut contribuer, si faiblement que ce soit, à l'effort collectif que constitue la recherche scientifique [...]?» J. PIAGET, «Esprit et réalité», *Annuaire de la Société suisse de philosophie*, vol. 1 (1941), p. 40-47, p. 45-46.

³³ H. BERGSON, *L'évolution créatrice* (1907), in *Œuvres* (note 28), p. 706. Le texte de cette présentation était achevé lorsque nous avons pris connaissance de l'étude de JEAN GAYON et PAUL MENGAL, «Théorie de l'évolution et psychologie génétique chez Jean Piaget», in D. ANDLER et al. (éds.), *Epistémologie et cognition*, Bruxelles, Mardaga, 1992. Notant la convergence, chez Piaget, entre l'attitude religieuse immanentiste et le transformisme néo-lamarckien, Gayon et Mengal remarquent: «Les conceptions évolutionnistes de Piaget nous semblent avoir été très imprégnées par l'idée que Dieu concède au vivant le pouvoir de s'organiser. Les théories de l'auto-organisation se présentent aujourd'hui comme la version laïcisée de cette orientation» (p. 57). Remarque juste, mais qui suggère une conception du rôle de Dieu moins immanentiste et psychologique qu'elle ne l'était déjà dans «Les mystères de la douleur divine».

Annexe

Paul Pettavel (non signé), «Aux Jeunes», *Supplément de L'Essor. Coin des Jeunes*, n° 1, 5 février 1916, col. 1. Suivi de Jean Piaget, «Les mystères de la douleur divine», *ibid.*, cols. 2-7. C'est nous qui avons numéroté les alinéas du texte de Piaget.

(Fernando Vidal)

Aux Jeunes

Jeunes gens, nous aimerions vous avoir avec nous à *l'Essor*, parce qu'au fond *l'Essor*, c'est vous. Vous êtes à l'âge où les ailes poussent et où on lutte douloureusement pour sortir de la période informe et pour prendre son essor.

Nous allons donc vous offrir un supplément mensuel; chaque premier numéro du mois vous offrira une feuille qui sera vôtre. Ce sera votre petite maison de jeunes à côté de notre un peu plus grande maison d'adultes.

Voulez-vous en user pour dire entre vous et devant nous ce que peut vous suggérer votre prise d'essor, au point de vue psychologique, et moral, et social et religieux. Nous serions heureux de savoir ce que vous pensez, ce que vous souffrez, ce que vous voulez. Nous serions heureux que vous disiez votre sentiment librement, sans pose, avec une absolue sincérité. Nous mettrons une égale franchise à vous répondre au besoin.

Peut-être avez-vous parfois l'impression que dans le désarroi de vingt ans, vous ne sauriez dire que des énormités; eh bien, dites-les ces énormités; sortez-les; elles seront reçues avec une grande bienveillance à la rédaction de *l'Essor*; qui d'ailleurs ne s'engage pas à tout publier, et, qui peut-être, corrigera les fautes d'orthographe, s'il s'en glisse de telles; mais qui respectera profondément votre individualité jeune.

Notre ami Jean Piaget veut bien pourvoir à tout ce premier numéro et de la manière que vous allez lire. Il le fait pour nous éviter la peine d'écrire de côté et d'autres à toute une multitude d'adresses, et nous lui en disons notre cordiale reconnaissance. Ceux qui voudront suivre, suivrons. Nous les engageons à commencer non par l'envoi de leur premier volume, mais par des articles de cent, deux cents, au plus trois cents mots.

Et que Jésus inspire et bénisse!

* * *

Les mystères de la douleur divine

1 Rois 19,4 ; Job 3 ; Jérémie 20,14-18

1. C'était le soir d'un jour de tempête. Le calme s'était fait subit et le soleil couchant jetait un dernier regard sur les restes de la tourmente. Les bandes de nuages en déroute qui sillonnaient un ciel bleu vert, étaient roses et les montagnes couvertes de neige apparaissaient, pâles et froides, comme les membres d'un cadavre qu'on dépouille de ses vêtements. La masse rampante des buées emplissait les vallées et d'un pâturage entouré de sapins, on la voyait s'avancer, comme une marée montante.

2. La voix de la nature retentissait dans l'air et de cette hauteur on entendait gronder la plaine cachée.

3. Un homme, que l'approche de l'année nouvelle mettait dans l'angoisse, était monté en ce temple de Dieu pour gémir et prier au sein de la nature :

4. «Père.

5. «Mon âme est triste jusqu'à la mort. Une inquiétude me torture. Rien, plus rien en moi n'est une consolation. Et autant semble atroce le présent, autant les ans qui vont s'échelonner, tragiquement longs, ne promettent que douleur et désillusion.

6. «Une nouvelle année va commencer, Père, et jamais, jamais, dans la monotone théorie des siècles malheureux, pareille année n'a débuté dans de plus grandes misères. Car jamais l'homme n'a été aussi bien en état de les comprendre et jamais de plus grands espoirs n'ont été fauchés jusqu'en leur racine.

7. «Comme une mère enfantant chaque printemps voit périr ses nourrissons du mal secret qui les abat les uns après les autres, ainsi l'humanité souffre sept agonies à chaque retour de l'an. Et de même que cette mère, épuisée de douleur et de fatigue, a juste encore la force d'élever un enfant, sa dernière et seule joie, pour le voir lui aussi périr dans les tourments, ainsi le dernier espoir des hommes vient de s'abîmer dans les convulsions de la guerre.

8. «O Père, où es-tu? Que fais-tu? Quel mystère redoutable que ton silence, toi qui sais et peux tout! Jamais père terrestre n'a mis au monde un avorton sans le prendre en pitié, le suivre et le consoler et toi, le saint du Ciel, tu as sorti du néant un monde mal fait, un monde de luttes et de souffrances et même dans ses plus grands sursauts, alors que plus rien de stable ne se peut entrevoir, tu le laisses à lui-même, tu le regardes, impassible, se tordre dans les pires tourments.

9. «Seigneur, pourquoi nous as-tu créés? Que manquait-il à ton bonheur, le jour où tu as formé l'univers? Et maintenant, est-ce pour l'oublier que tu délaisses ce pauvre embryon de monde? Comment croire à la

bonté des hommes quand toi, le Juste, n'as pas même celle de nous plonger dans un néant éternel?

10. «Je ne sais ce que je dis, Père, pardonne-moi. J'implore ton secours, je te supplie, te conjure de me rendre la paix, que je n'ai pas, que je ne puis plus avoir. J'ai besoin de haïr, au moins de m'indigner, de lutter, de flageller... Tu as mis en moi l'instinct du bien et tout n'est que méchanceté et lâcheté. Comment ne hurlerais-je pas? Comment ne prophétiserais-je pas la punition que toi tu exerceras un jour, je veux le croire?

11. «Mais qui sait, et pour faire cela? Je suis le premier coupable. Je suis le premier à sentir en mon sein le mal qui nous dévore. C'est pour cela, peut-être, que j'ai besoin bien plus qu'un autre de détester le mal, chez autrui comme en moi?

12. «Car j'ai ce besoin impérieux, profond; il faut que je haisse et alors je tourne cette passion vers le ciel: c'est le mal, les fautes de tout le monde, la lâcheté des hommes, que je hais, de tout mon cœur, de tout mon être.

13. «Père, tu la connais, cette lâcheté des hommes, cette somme énorme de démissions, de compromis. Tu as vu tous ces jeunes gens, épris d'un idéal surhumain qu'ils se croyaient la force de servir, maudissant la réaction imbécile et saluant la venue du royaume de lumière. Et, ensuite, tu les as vus, entrés dans la vie, se mêlant au mal, se désagrégeant au contact de l'indifférence et de la moquerie et, avec une lâcheté commune et effrayante, reniant leur jeunesse, composant avec ce qui est, abandonnant la lutte.

14. «Malheur à eux, malheur!

15. «Est-ce lâcheté ou méchanceté pure, qu'ont incarnée les auteurs de la guerre, la race maudite des impérialistes et des grands de ce monde? Est-ce lâcheté ou méchanceté qu'ont incarnée les hommes de pensée, quand ils ont accepté, quand ils ont approuvé, quand ils ont collaboré?

16. «Malheur à eux, malheur!

17. «Est-ce lâcheté ou méchanceté, qu'ont incarnée tous ceux qui, héros aujourd'hui, héros en foule, s'immolant au service de la patrie et de l'idéal, n'ont su avant la guerre que temporiser et abdiquer et ne savent maintenant se dépenser que dans la catastrophe, trop tard, beaucoup trop tard.

18. «Malheur à eux, malheur!

19. «Mais, s'il n'y a que lâcheté et méchanceté chez tous ces hommes, pris à part, comme chaque rameau d'un arbre malade est attaqué séparément par la pourriture, quelle n'est pas la honte et la misère de l'organisme entier auquel chacun se rattachait. O démission cynique du christianisme, du socialisme et de tous les mouvements dont la beauté de l'extérieur ne servait qu'à masquer la décomposition profonde!

20. «Que demeure-t-il de ce qui faisait nos enthousiasmes, notre foi? Où sont les restes du labeur de nos mains? De même que le cou décharné du vautour plongeant dans un cadavre, ouvre une large fente par où s'exhale la puanteur des chairs, de même l'épée a déchiré notre sein et les vices les plus noirs se sont précipités en une éruption tumultueuse et fétide que nous contemplons épouvantés.

21. «O Père, émonde par ton feu purificateur les principes de mort dont ont vécu les hommes, délivre le christianisme de l'étroitesse, de la réaction, de l'orthodoxie, de toutes ces inerties conservatrices qui nous ont étouffés, suffoqués, qui nous ont jetés tête baissée dans le chaos d'aujourd'hui.

22. «Flagelle et épure, s'il en est encore temps. De même qu'avec les pierres éparses qui jadis avaient constitué les temples païens, le christianisme montant édifia les basiliques, de même aujourd'hui, des ruines orthodoxes nous faut-il édifier une cathédrale nouvelle.

23. «Seigneur, tire parti de notre indignation.

24. «Et le peuple, qui se savait une mission grandiose, qui voulait créer l'Humanité en réconciliant les patries... Quelle démission que son imbécile aveuglement, sa soumission de troupeau docile et irresponsable!

25. «Un homme, en France, incarnait l'idéal d'humanité qui aurait pu sauver le monde, un saint, un prophète, dont la grande voix avait résonné jusqu'au cœur de son peuple. Un fou l'a tué, vil instrument des étroits patriotes.

26. «Le patriotisme, comme tout idéal d'hier, a sombré dans une orthodoxie conservatrice. Les patries ont été gangrenées par des hommes haineux et égoïstes qui ne les servaient que pour sauvegarder des intérêts et rien que des intérêts.

27. «Un homme s'est levé, dans la patrie française pour exalter l'amour et la pitié, après l'indignation, pour faire entendre au-dessus de la mêlée la voix douce et subtile qui est la tienne, Père, et les hommes l'ont injurié, l'ont menacé et l'ont renié.

28. «Que fais-tu, mon Dieu, où es-tu? Jusqu'à quand verrons-nous l'injustice triompher, de la facile et idiote puissance? Et quand auront vaincu les armées de l'agression et de l'injustice, comment croirons-nous à ton intervention, à ta providence? Père, pourquoi? Pourquoi en a-t-il toujours été ainsi?

29. «Pourquoi le cri de Jésus, isolé sur sa croix, est-il la plus humaine de ses paroles, ce cri qu'il poussa au fort de la défaite, ce hoquet d'une agonie qui est l'agonie éternelle du bien et de la justice?

30. «Père, maintenant plus que jamais, nous souffrons cet enfantement de la création, qui n'a jamais cessé, jamais, qui éternellement n'a permis la joie que dans l'espérance et n'a mis que douleur dans la réalité. Dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, partout et toujours, tout est souffrance, impuissance, lutte.

31. «Même dans la nature, Père, je me trouve seul et triste. Le cri des vents est sourd et aveugle la beauté des montagnes, la paix du soir est pour moi sépulcrale et les bruits de la nuit effrayants. Je ne me sens un avec cet univers qu'au sein de mes tourments, et pour peu que j'espère, bien vite sa froideur éternelle m'opprime et tue en moi l'élan.

32. «Père, pourquoi? pourquoi? pourquoi? C'est la plainte qui résume toute ma souffrance. Que serait la tristesse de la réalité à côté de celle de ne rien connaître? Mille fois mieux savoir et périr qu'être torturé dans l'ignorance. Quand me jugeras-tu assez fort pour supporter le poids de la vérité? Quand te révéleras-tu, Dieu caché?

33. «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

34. Mais alors, l'homme rouvrant les yeux se trouva dans la grande nuit et le calme de la nature fit tressaillir son âme. La douceur de la brise l'enivra et dans l'extase d'une musique lointaine et diffuse, il reconnut la voix du Dieu d'amour. Terrassé par la joie, il se laissa pénétrer d'une paix infinie et dans le silence de son cœur retentirent ces paroles :

35. «Tu ne pourras jamais savoir la douleur que j'éprouve en t'entendant gémir, en écoutant souffrir mes créatures, ma création tout entière. Jamais. Tu n'y survivrais pas. Un Dieu seul en est capable. Ma puissance, c'est ma faculté de souffrir. Souffrir toujours, éternellement, souffrir de l'inertie de la matière, souffrir de la douleur de l'esprit. Souffrir de la confiance des croyants, souffrir de l'indignation des voyants, souffrir de la pitié des sages, de cette pitié pour le monde qui me fait saigner, car c'est contre moi qu'elle se tourne, moi le Père, le Créateur.

36. «Oui, chacune de tes indignations est pour moi une blessure, mais la pitié qui va naître en toi, quand tu auras compris le mystère horrible d'une création que je poursuis depuis l'éternité sans jamais en devenir le maître, cette pitié rallumera en moi, plus vive que jamais, ma douleur de Père responsable et impuissant.

37. «Quand des parents appellent un enfant à la vie, ils ne le font ni dans son intérêt, ni dans le leur, mais c'est pour s'affirmer eux-mêmes, car leur raison d'être est dans cette création. Vivre, c'est créer. Cependant, quand le fils malheureux maudit le jour de sa naissance, les parents souffrent la plus grande douleur qui soit possible aux hommes.

38. «Et moi, essayant dans un perpétuel devenir d'atteindre l'absolu, d'atteindre une existence réelle et pleine où je n'aurai pas besoin de créer incessamment pour m'affirmer moi-même, je sors peu à peu l'univers de ma substance, prenant conscience de moi dans l'exacte mesure où je produis le monde. Créer le monde, c'est me créer moi-même. Je me suis connu, quand pour la première fois évoluait à mes yeux l'œuvre de mes mains. Il était trop tard. Alors, en un élan immense, j'ai accumulé effort sur effort, et dans cette lutte est née ma douleur: comprends-tu maintenant,

ma souffrance de Père, voyant se tordre dans une impuissance bien pire que la mienne la créature aveugle que j'ai dû mettre au monde?

39. «Comme toi, je ne sais pas tout. Comme toi, je suis né dans la nuit, car si tout a toujours existé, ma conscience a suivi des degrés – les degrés de ma création – et c'est peu à peu que j'ai compris ma vie. Et comme toi, j'ignore l'âme, car, créant pour m'affirmer, je crée un extérieur qui m'est une entrave, je me heurte éternellement à ce que je pousse devant moi. Océan sans limite, je lance mes marées à l'assaut des hauteurs, mais elles me sont à charge en retombant sur moi. Arriverai-je à cet absolu que je cherche? Absorberai-je en moi le monde que j'ai produit? Serai-je un jour «Dieu»?

40. «Cela dépend de toi. La Vie est ce retour à mon être au travers d'une matière que je jette hors de moi. C'est la «conversion» de mon œuvre, succédant à la «procession» initiale. Immense balancement d'un flux et d'un reflux, telle est ma création, gigantesque carnage de forces opposées. Je souffre en sortant de moi. Tu souffres en y rentrant. Tout est douleur et luttes.

41. «Et le mal moral qui te tue malgré moi vient de l'éparpillement de la vie, se morcelant pour mieux s'insinuer au travers du flux, et dont chaque partie se prend alors bien vite pour sa propre fin. Comment t'en délivrerai-je? Plus je me mêle à ce reflux de la Vie, plus je me joins à chaque individu et plus j'augmente les forces qu'il détourne sans le savoir. Et quand il s'en rend compte, toujours il est trop tard, car la déviation prise, nul n'y peut résister.

42. «O, ma créature, je t'aime et ne peux te sauver. Et alors tu t'indignes, tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre. En toi seul, en effet, est la puissance. Tu ne peux l'augmenter que si tu le veux bien. Comme je me crée moi-même en créant l'univers, c'est toi qui te crées en ton labeur pénible.

43. «L'échafaudage qui est ton corps, vague instable née du choc du reflux sur le flux, peut soutenir une construction durable, mais il se peut aussi que l'édifice inachevé s'écroule avec son transitoire appui. Le salut est l'indépendance de l'âme sur le corps et cette indépendance, la vertu seule la donne, car le bien, c'est la vie.

44. «Voilà pourquoi je suis impuissant à te sauver, pourquoi le pardon que je te donne ne peut te suffire seul, pourquoi le salut devait venir de l'homme. Si Jésus est sauveur, c'est que seul il a su, par la sainteté de son sacrifice, s'élever jusqu'à l'absolu individuel, jusqu'à l'indépendance parfaite de son âme, devenue source d'un rayonnement nouveau. Si je suis impuissant dans mon élan, dénaturé par l'homme, le Christ triomphe du haut de son sommet, attirant à lui une humanité aveugle et vouée à la lutte immense que mène aussi son Père.

45. «Pis-aller tragique, nécessité atroce, la Croix fut ma plus grande blessure. O qu'était belle alors l'auguste volonté du Sauveur de ce monde, se lançant, héroïque, dans sa propre passion, sans soupçonner encore l'impuissance de son Dieu, qui semblait l'abandonner! Moment éternel qui concentre en lui l'histoire de l'univers: la douleur du Créateur et la douleur de la créature s'associant pour vaincre l'impuissance commune, impuissance de Dieu pour absorber le monde et impuissance du monde pour retourner en Dieu.

46. «Et maintenant que le petit noyau formé par Jésus-Christ cristallise le tout, rien n'est encore changé. L'enfantement continue en son agonie. Luttés, douleur et mal, tel est à la fois mon œuvre et mon obstacle. Éternellement, peut-être, en sera-t-il ainsi...

47. «Je ne m'indigne pas. Je ne me suis jamais indigné. Pour qui connaît la vérité dans toute sa tristesse, il n'y a pas d'indignation possible. La pitié seule est belle. Les hommes sont ignorants plus que méchants. L'immense lâcheté humaine ne vient que de l'ignorance. Mais la vérité est trop dure pour que l'homme la supporte: la vie a dû s'adapter à l'action plutôt qu'à la contemplation, et l'action a déformé la réalité. L'action veut l'optimisme et une vue limitée, d'où les malheurs des hommes. Mais, malheurs pour malheurs, ils valent mieux que les miens.

48. «C'est par un amour sans bornes que je répons à la douleur de la création. Amour pour cette procession de la nature aveugle, descendant peu à peu de ma propre substance; Amour pour cette conversion de la vie remontant jusqu'à moi en son labeur auguste. Amour pour l'homme, surtout, dont la raison décuple la souffrance, loin de le délivrer de ce mal qui le tue, sans que j'en sois le maître. L'amour est le fond de tout. C'est lui le principe de ma création.

49. «Va, mon fils, et reprends la lutte: ce n'est pas toi seulement, c'est moi que tu créeras.»

50. Alors, au sein de sa douleur, l'homme sentit une joie supérieure, la joie de se sentir en communion avec une souffrance universelle, la joie de connaître l'unité de la création et sa propre raison d'être dans cette tourmente. Il comprit, en se replaçant dans le devenir divin, la nécessité de toutes les étapes, la mission auguste de la Vie, le rôle de l'Humanité. Il se réjouit de ce que la douleur n'est pas l'effet d'une féroce pédagogie divine, ni surtout d'une incompréhensible sanction. Et dans un élan superbe il se haussa jusqu'à la douleur même de Dieu, goûtant de cette existence inflexible où seul ce qu'il avait de meilleur vivait en un instant un peu d'éternité.

51. Mais il comprit aussi que cette vérité n'est pas bonne pour tous. Ce n'est que mûri par sa propre douleur que l'homme arrive à accepter une douleur métaphysique, éternelle et peut-être définitive, une impuissance radicale du créateur et de la création, ne faisant qu'un dans une lutte où,

alliés bien qu'adversaires, ils cherchent à rentrer l'un dans l'autre en un absolu final et glorieux. Cette vérité n'est bonne qu'aux forts, à ceux que n'effraye pas une responsabilité, une liberté réelle mettant en l'homme même son propre point d'appui, en l'homme devenu vraie image de la divinité, son collaborateur.

52. Tragique universalité de la souffrance, de la lutte aveugle et du mal, conçus non plus comme une incompréhensible déchéance mais comme la respiration même de l'élan créateur. Plus vive est la douleur et plus grand est le progrès: l'homme souffre plus que la bête, comme Dieu souffre plus que l'homme.

53. Rien n'est perdu. Si effrayante que soit l'année qui vient, il est réconfortant que nous en soyons là. Sortis de rien, nous sommes déjà beaucoup. Quand donc serons-nous débarrassés de l'illusion tenace du paradis perdu?

54. Bien plus, il accepta la guerre. Il y vit une image, cyniquement réaliste, de l'éternelle tourmente où se meut encore Dieu. Née de la méchanceté de quelques-uns, de la lâcheté de beaucoup et de l'ignorance de tous, elle lui parut digne d'une pitié infinie, comme tout ce qui est humain. Loin de la justifier, il la comprit enfin, il la souffrit et se mit à y chercher de la beauté. Lorsque l'incendie détruit un temple, le feu coule en lingots l'or inutile: de même aussi, c'est en héroïsme et sacrifices divins que la guerre à converti les forces latentes et prêtes à périr.

55. Voilà ce qu'il connut et, retrouvant la paix, il reprit le combat:

56. «Père,

57. «Merci de t'être révélé et de continuer à te révéler à nous. Si ce qu'a compris ma raison n'est que symbole et construction hardie, ce qu'a compris mon cœur est éternellement vrai.

58. «J'ai accepté la douleur, Père, grâce à ta pitié. J'ai accepté le mal: l'indignation a fait place à l'amour. J'ai accepté la lutte.

59. «De cette douleur, de ce mal et de cette lutte je veux, puisque tu le veux, tirer tout le bien possible pour les mieux écraser. Car tel est le travail de la vie. Tu as créé un champ de bataille, pour te créer toi-même. Merci de m'associer à ta reconstruction, merci de compter sur nous pour la victoire finale, cette entrée en un absolu qui sera la fin de toute souffrance, de toute erreur, de tout combat.

60. «O qu'au-dessus de nos âmes, nous édifions cette âme immense, où une humanité meilleure, idéale et libre, retrouvera le plus pur d'elle-même, ce que nous, son soutien, aurons conçu de plus beau, souffert de plus douloureux, sacrifié de plus cher.

61. «Que cette lutte soit la nôtre, Père, la mienne. Donne-nous ta force, ta pitié, ton amour. Donne-nous de combattre en aimant, de triompher en souffrant et de nous rappeler l'infinie douleur du Créateur, dont l'agonie construit jour après jour, en nous et par nous, son éternelle divinité».